



NICOLE BERRY

TROIS TEXTES:
LE RÉCIT, LE PAYSAGE,
LES SONORITÉS

ESSAIS SUR
P. B. SHELLEY, H. JAMES,
J. CONRAD, J. MILTON

PRÉFACE DE CHRISTOPHE TOURNU

PETER LANG



NICOLE BERRY

TROIS TEXTES:
LE RÉCIT, LE PAYSAGE,
LES SONORITÉS

ESSAIS SUR
P. B. SHELLEY, H. JAMES,
J. CONRAD, J. MILTON

PRÉFACE DE CHRISTOPHE TOURNU

PETER LANG

Je me suis mise à l'écoute de quatre écrivains, étrangers et lointains, qui me fascinent, me font rêver, et de nouveau penser. Poètes, chacun à sa manière, ils ont voulu rester impénétrables. Aussi mon intention n'est-elle pas de violer le mystère d'une intimité qu'ils voulaient préserver mais de regarder à côté d'eux le proche et le lointain.

Shelley: il y a de la pureté dans la solitude: *Alastor or the Spirit of solitude*, il la cherche, la risque, trouve sa paix dans la vague en tempête. Avec le récit de *Zastrozzi*⁴, roman de jeunesse outrageusement satanique, Shelley nous tient en son pouvoir, terrifiés, scandalisés jusqu'à la dernière page où, par une condensation stupéfiante, l'énigme de l'histoire est révélée, superbement. A notre étonnement, une deuxième lecture de *Zastrozzi*, puisque nous connaissons le dénouement, offre le paysage: il est «divin» et souvent associé à la musique; c'est un autre récit et il est à l'opposé de l'histoire manifeste. Qu'en est-il du désir de Shelley?

Henry James, dans sa solitude de «pauvre célibataire exilé», trouve réconfort en des moments d'intense amitié de ses personnages et dans la splendeur des demeures anglaises où les conversations se chuchotent à l'heure du thé, quand «des ombres s'allongent» sur les jardins. Son «paysage, ce sont les maisons et nous en ressentons le charme. Si le récit laisse en nous une empreinte, c'est une perplexité qui dure et anime l'esprit au lieu de l'emprisonner par une emprise. Le comble de cette délectation se trouve sans doute dans *Le Tour d'érou* ou *Les Papiers d'Aspern* mais elle recouvre un désarroi profond de l'auteur.

Joseph Conrad: sa solitude est énigmatique, car un narrateur rapporte souvent une histoire dont il a été témoin. La solitude est aussi rompue par la «solidarité» entre les marins. Le personnage central est pourtant solitaire, Almayer, Marlow, Nostromo et surtout Heyst, avec lequel Conrad a tant d'affinités, il est lié par un devoir, parfois hanté par l'idée d'une faute, comme Lord Jim. L'auteur, Polonais, écrit en anglais avec «le sentiment étrange et irrésistible que l'anglais a toujours fait partie de lui-même». «Le son a toujours plus de pouvoir que le sens», écrit-il dans la «Préface familière» aux *Souvenirs personnels*; il cite alors deux mots: «gloire» et «pitié»... Son père, qu'il vénérât, fut exilé par les Russes et traduisit Shakespeare et Victor Hugo. Le récit se hasarde dans l'ambiguïté: saura-t-on si le héros est un être pur et exalté ou corrompu et trompeur? Almayer dans *La Folie Almayer*,

4 P. B. Shelley, *Zastrozzi*, London, 1810. *Zastrozzi* and *St Irvyne*, traduction française de Nicole Berry, Lausanne, L'Age d'Homme, 1999.

Kurtz dans *Au Cœur des ténèbres*⁵, le Capataz dans *Nostramo*. Le thème d'une mission à remplir est-il lié au souvenir d'un père? Les yeux de l'homme penché sur la balustrade scrutent les buissons inextricables sans distinguer jamais ce qu'ils dérobent à notre vue. Pour le lecteur, il y aura toujours quelque chose qu'il n'atteindra pas. La terre d'exil, le territoire de l'exploration, la terre promise sont mythiques: terre malaise de *La Folie Almayer* avec sa rivière, fleuve pénétrant la brousse *Au Cœur des ténèbres*, terre renfermant des trésors à Costaguana, dans *Nostramo*. Quelle est la faute qui hante le récit, que représente la Terre? Le paysage, dans les romans de Conrad, introduit une énigme et elle diffère d'une question que le récit pose au lecteur.

Milton: Il y a de la hardiesse dans sa solitude. A l'instant même ou il supplie qu'on l'écoute, c'est alors qu'il jouit de sa rébellion. «Je m'expose seul», crie le poète aveugle par la voix de Satan dans le *Paradis Perdu*.⁶ Le grand poème est exemplaire d'une signification des sons, inconsciente, qui diffère du déroulement épique. Et en relisant les Chants, la répétition des mots *unseen, unheard, unborn, uncreated*, nous conduit à penser que le texte essentiel se trouve dans l'invisible: l'attrait de Milton pour l'invisible et la musique des mots ont, comme nous le verrons, une même origine. Par sa passion pour l'invisible et l'incréé, Milton est dans la tradition des poètes métaphysiques.

Solitude d'effroi, de fierté, d'omnipotence, l'auteur est seul dans sa nuit. Avec détresse ou jubilation, l'écrivain se délivre du banal, du futile et de l'événement pour se recueillir. Libéré du tumulte du dehors, il doit encore faire taire le tumulte du dedans, de remords, d'envie, de regret, quoi d'autre? L'œuvre en train de se faire, *in the making*, délivrera le poète de son tourment, à son insu. Une question est transmise au lecteur. Le renoncement

5 Joseph Conrad, *Almayer's Folly*, Mineola, N.Y., Dover Publications, 2003. *La Folie Almayer*, in: *Conrad: Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1982; I, pp. 1–180. Traduit par Anne-Marie Soulac, annoté par Raymond Las Vergnas.

–. *Heart of Darkness*, London, Penguin Books, 1983. *Au Cœur des ténèbres*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1985; II, pp. 45–150. Traduit par Jean Deurbergue, sous la direction de Sylvère Monod.

–. *Nostramo*, Mineola, N.Y., Dover Thrift Editions, 1997. La Pléiade, Gallimard, Paris, 1985; trad. Paul Le Moal, II, pp. 551–1040.

6 John Milton, *Le Paradis Perdu*, Aubier-Montaigne, «bilingue», traduction Pierre Mesiaen, Paris, 1963. Gallimard, traduction de Châteaubriand, Paris, 1995. Edition présentée et annotée par Robert Ellrodt. Autre édition: Armand Himy, Imprimerie Nationale, 2006.

choisi dans un retrait du monde n'est pas étiolement de la vie psychique, car le récit chemine vers quelque chose d'essentiel, par soi-même ignoré, et dans ce tâtonnement vers son être, l'auteur est pathétique. Il rêve d'une perfection qu'il sait ne jamais pouvoir atteindre, il voudrait être autre, ailleurs, nulle part, hors du temps, mais «de pourquoi n'est jamais un état d'esprit d'écrivain»⁷. Ecrire est une passion essentielle, irraisonnée et non un renoncement; c'est la vie ordinaire, la vie courante qui est sacrifiée, non l'écrivain qui se consacre à son travail.

De la détresse à l'exaltation, l'auteur ou le poète construit avec ses mots, un univers de mots, rassurant, familier, en même temps qu'il rêve d'un ailleurs, à moins qu'il s'y refuse!⁸ Un sol dans l'enracinement natal, l'errance dans l'exil, une pensée, une existence neuve? Ou par les mots une musique sans parole qui l'envelopperait d'un bonheur oublié? Rejoindre le silence de la terre où loin de l'affairement, il puisse entendre les petits bruits du monde, l'humble vie, le vol de l'alouette frissonnante, le froissement de l'aile sur le vent et voir le travail de l'araignée tissant la toile octogonale qui dans la lumière est constellation ou dans l'univers plus vaste créé par son œuvre d'artiste, retrouver une Terre Mère inviolée et toujours renouvelée, *everlasting*.

L'écrivain, où est-il? Dans sa vie, adossé au mur de sa mort ou dans ses mots dont la vie, déjà, ne lui appartient plus dès qu'il les a tracés?

Il semble que les écrivains présentés dans ces essais aient choisi de ne pas aimer. Ou bien ils ne le pouvaient pas. Seule l'œuvre, double d'eux-mêmes, importait dans leur vie. Ils se voulaient purs de tout attachement pour accéder à une vérité et pourtant ils avaient souffert d'un manque d'attachement. Peut-être la solitude est-elle le moyen d'atteindre un autre dans sa propre solitude? De l'inciter à regarder le ciel rayonnant dans le bleu de sa nuit, la lune et son reflet dans l'eau, les astres scintillants, la terre et ses fragiles présences, le rose subtil du pavot qui ne s'ouvre qu'un jour, le petit à nos pieds et le vaste horizon, loin, très loin, au-delà des fracas et des tracas, dans l'immobilité de l'émerveillement. Car seule la beauté sauvera le monde de la barbarie, c'est la beauté qui s'oppose au Mal, non le Bien. Car «le Bien» est-il vraiment bon? Et le vrai est-il une Vérité?⁹

7 Julien Gracq, «Entretien avec Jacques Roudaut», in: *Entretiens*, Paris, Corti, 2002.

8 Yves Bonnefoy, *L'Arrière pays*, Paris, Gallimard, Coll. «Poésie», 1972; réédition 2003. «Ce n'est pas mon goût de rêver de couleurs ou de formes inconnues ni d'un dépassement de la beauté du monde.» (p. 10)

9 François Cheng, *Cinq Méditations sur la Beauté*, Paris, Albin Michel, 2006.